



**André Durand présente**

**‘‘Une saison dans la vie d’Emmanuel’’  
(1965)**

**roman de Marie-Claire BLAIS**

(120 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 3)

l’intérêt littéraire (page 4)

l’intérêt documentaire (page 4)

l’intérêt psychologique (page 4)

l’intérêt philosophique (page 6)

la destinée de l’œuvre (page 6)

**Bonne lecture !**

## Résumé

Dans le Québec rural d'avant « *la révolution tranquille* », par un matin d'hiver, vient de naître Emmanuel, le seizième enfant d'une famille dominée par la toute-puissante grand-mère, Antoinette, qui ouvre et ferme l'histoire, boucle les saisons. Maîtresse femme tenant plus du garde-chiourme que de la bonne maman, elle, qui « *chérissait trop orgueilleusement sa peine pour vouloir en finir* », chez qui la mort est aussi présente que la vie, et pour qui amour, passion, luxure sont mêlés en un embrouillamini inextricable, régente en majordome tout ce petit monde fourmillant de cloportes inquiétants ; elle représente la tradition, le giron, l'immobilité active. Elle fait donc vite comprendre à Emmanue qu'il est tombé dans un enfer de froid et de misère, ravagé par la vermine, la pourriture, la saleté, les maladies, qui fermentent et réchauffent des êtres affublés de vices ou d'anomalies, tous plus tarés les uns que les autres.

Sa mère, fatiguée par tant d'accouchements et par une vie de bête de somme, ne peut lui offrir qu'un sein flétri et un regard absent. Elle est une femme silencieuse, écrasée par la tâche d'élever une si nombreuse progéniture. Résignée à son sort, elle est plus présente pour ses enfants morts que pour ceux que la vie malmène autour d'elle.

Quant au père, une brute illettrée et obtuse, il est cet « *ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit* » et que Grand-Mère Antoinette méprise souverainement, il ressemble à une brute sadique intéressée uniquement à copuler, à travailler sur la ferme, à donner des fessées et à se débarrasser des enfants difficiles.

Ces parents, usés, conventionnels, sont donc mis entre parenthèses. Les aînés des enfants leur ressemblent et la plupart des autres, déjà abrutis, finiront par leur ressembler.

Mais le frêle Jean Le Maigre, qui remplace son frère, Léopold, suicidé (« *Dieu avait pris Léopold d'une curieuse façon. Par les cheveux, comme on tire une carotte de la terre* ») est un phtisique dévoré vivant par sa consommation, ivrogne à ses heures, un de ces « *corrompus au cœur tendre* » et à la main baladeuse dont le corps dégage une forte odeur surie d'orphelinat. Génie précoce de sept ans, il est un poète adoré et maudit qui, animé de l'espoir de « *changer la vie* » avec l'affectueuse complicité de sa grand-mère, tente d'échapper à l'abrutissement généralisé dans lequel sont plongés ses frères et ses sœurs voués à reproduire l'existence misérable de leurs parents. Il se rue à corps perdu dans l'écriture, attiré par ses formes multiples et par son pouvoir de libération. Mais il se saoule aussi, fume des mégots et fait l'amour avec son jeune frère, le Septième.

Celui-ci est un grand menteur et un grand blasphémateur, un spécialiste du mauvais rêve, plus doué pour le vol que pour l'école.

Ils font ensemble tant de mauvais coups (pour faire une fête, ils mettent le feu à l'école où ils ne reçoivent qu'une éducation médiocre de la part d'ecclésiastiques à la sexualité refoulée qui ne peuvent s'empêcher d'abuser de leurs pupilles) qu'on les envoie dans une maison de correction puis un orphelinat, enfin dans un noviciat.

Mais cet enfant poète, ce génie méconnu qu'est Jean le Maigre meurt de tuberculose et on l'enterre sur une colline avec l'aide d'un frère des Écoles chrétiennes pédéraste et assassin. Avec la mort de Jean Le Maigre, Grand-Mère Antoinette fait une petite dépression.

Le Septième s'adonne aussi à la correspondance en y montrant un attachement à la réalité quotidienne qui étonne sa Grand-Mère. Mais personne ne remarque ses tentatives de s'améliorer après son arrivée en ville, et Théo Crapula, en tentant de l'étrangler, se charge de lui rappeler qu'il n'est pas maître de son propre destin. Son insoumission risque donc de devenir encore plus diabolique que par le passé.

Leur grande sœur, Héloïse, dans « *sa candeur désolante* », subit la règle stérile du couvent qui conduit à la mortification personnelle. Puis elle décide de renoncer à ses ébats mystico-érotiques solitaires pour réintégrer le monde, pour, « *les bras chargés de roses* » passer au bordel de madame Octavie Enbonpoint [sic]. En fait, elle continue à vivre dans son propre univers imaginaire, ce qui lui permet de voir dans le bordel une sorte de couvent amélioré par des gratifications physiques et monétaires, de rester partagée entre la religiosité et la sensualité. Autre « *Mozart assassiné* » (elle avait du talent pour le dessin), elle prend elle aussi la parole dans la mesure où elle adore écrire des lettres.

Ses jeunes frères, Pomme et le Septième, sont aspirés par la ville, vont à l'usine, à la boucherie. Emmanuel, tout surpris d'être tombé dans un tel capharnaüm, parvient tout de même, en une seule saison, l'hiver, à attendrir les cœurs, malgré le lourd atavisme qui pesait sur lui dès son arrivée, les derniers mots étant les réflexions assurées et rassurantes de l'immuable grand-mère Antoinette.

## Analyse

### Intérêt de l'action

Il ne faut pas interpréter d'une façon trop réaliste un récit qui s'apparente, dans une certaine mesure, aux contes de Perrault. L'étrangeté demeurerait, suscitée par l'imagination sulfureuse de l'autrice, mais cernée, assumée par des personnages et une action extrêmement concrets. Aussi son roman, où elle proposait plusieurs voix, plusieurs discours, la narration à la troisième personne étant sans cesse entrecoupée d'extraits du journal de Jean Le Maigre, est-il une ronde infernale de scènes à la Jérôme Bosch. Dans cette espèce de cour des miracles, cet entremêlement savant de l'enfer et du paradis, du rêve et du cauchemar, de la vie et de la mort quotidiennes, les frontières entre le quotidien le plus prosaïque et le surnaturel deviennent perméables, les morts venant à plusieurs reprises visiter les vivants sans que cette coexistence pose le moindre problème, entraînant ainsi insensiblement le lecteur dans la sphère du réalisme magique.

L'humour ou la joie de vivre rachètent tant de scènes autrement sordides.

Le tout premier paragraphe est saisissant : *«Les pieds de Grand-Mère Antoinette dominaient la chambre. Ils étaient là, tranquilles et sournois comme deux bêtes couchées, frémissant à peine dans leurs bottines noires, toujours prêts à se lever...»* L'autrice décrit, en adoptant le point de vue des enfants rampant et jouant sur le sol, les pieds de la grand-mère dominatrice qui, quoique *«meurtris par de longues années de travail aux champs»*, sont perçus comme *«nobles et pieux, l'image sombre de l'autorité et de la patience»*, tandis qu'Emmanuel, couché dans le giron de sa grand-mère, éprouve sa chaleur et reconnaît sa voix, ne sachant rien encore des misères auxquelles il est destiné. Dès le départ, nous sommes avertis qu'il va se passer dans cette maison, sous le couvert de la vie quotidienne, des choses pas très catholiques. Si le narrateur à la troisième personne qui ouvre le roman présente théoriquement son récit du point de vue d'Emmanuel, ce n'est qu'un subterfuge destiné sans doute à avertir le lecteur du caractère fantastique et primaire de cet univers. En réalité la perspective du bébé cède rapidement la place à la parole déterminante de l'aïeule, C'est ainsi que la parole de Grand-Mère Antoinette cède peu à peu la place à celle de Jean Le Maigre, le poète rimbaldien qui dispose du pouvoir sur les mots (et, jusqu'à un certain point, aux rêves d'Héloïse et du Septième).

Mais la subversion ou la «mise en abyme» du discours de Grand-Mère Antoinette par celui de Jean Le Maigre devient surtout évidente lorsque celui-ci, dans son autobiographie, assume lui-même la narration, à la première personne. Il se défait ainsi, temporairement, du narrateur omniscient et invisible qui présidait au destin de tous les personnages, y compris Grand-Mère Antoinette. Jean Le Maigre profite de cette nouvelle liberté pour réécrire l'histoire de sa vie avec une tendresse, un sens de l'humour et une lucidité exceptionnels.

Sa mort représente le point culminant du récit. Cette scène hautement surréaliste, introduite sans point de repère dans un texte plutôt réaliste, traduit de toute évidence la mort telle qu'elle est vécue et sentie par Jean Le Maigre. Ainsi, même si le lecteur sait que ce dernier meurt au noviciat de tuberculose et des soins tendres mais douteux du frère Théodule, il ne s'étonne guère lorsque le récit décrit la fuite du noviciat sur des patins à lame d'or, interrompue par le directeur. Cette mort-exécution sonne d'autant plus juste que certains épisodes (la séance des poux, le rêve de patiner sur une rivière) l'avaient annoncée et que d'autres (surtout Le Septième qui fuit le pédéraste sadique Théo Crapula) y feront écho. On peut aussi la relier à tous les passages où l'on s'agenouille et toutes les évocations de têtes (cheveux) coupées, étranglées (pendues) ou écrasées. Par le biais de la manufacture de souliers où les semelles (et les doigts de Pomme) tombent comme autant de têtes coupées, elle se trouve même associée aux pieds de Grand-Mère Antoinette.

Si la dernière phrase du roman, où Grand-Mère assure Emmanuel que tout va bien, que le printemps sera beau, évoque en même temps l'absence de Jean Le Maigre, c'est que ce nouvel optimisme, qui s'affirme en dépit de tous les malheurs, rappelle étrangement celui qu'affichait toujours cet adolescent poète. L'importance qu'il faut accorder à l'optimisme assez surprenant du dénouement est d'ailleurs un des aspects les plus controversés du roman.

#### Intérêt littéraire

Le roman, par certains aspects, appartient au roman expérimental qui faisait alors son apparition au Québec. Car, si le milieu est réel, si le récit est plein de détails prosaïques et sordides, cette matière n'est pas présentée d'une manière prosaïque ni même, en dépit de ses horreurs, d'une façon sordide. La transfiguration / transformation apportée par la poésie et par une certaine distanciation ironique s'est rarement exercée avec autant de force. La poésie sourd de toutes parts dans cette prose hallucinante pour créer une atmosphère où le rêve côtoie la réalité qui happe complètement le lecteur et lui impose sa cohérence.

#### Intérêt documentaire

On peut voir, dans ce roman noir qui peignait une réalité sociale douloureuse et impitoyable, un réquisitoire inquiétant contre la société québécoise né de l'effervescence exceptionnelle de «*la révolution tranquille*» qui semblait ouvrir au Québec les portes de l'avenir. C'était une situation idéale pour les romanciers qui, par définition, mettent en scène des héros à la recherche d'un système de valeurs «*authentiques*» qui pourraient remplacer celles de la société dégradée dans laquelle ils vivent. Mais il aura fallu environ cinq ans, semble-t-il, pour que les écrivains dont la vie personnelle correspondait le plus directement au vécu de la société québécoise puissent transposer dans les romans la crise provoquée par cette remise en question collective.

Avec ce roman, Marie-Claire Blais abordait le réalisme pour donner le tableau, à la fois impitoyable et marqué d'humour et d'ironie, de la vie d'une famille de pauvres paysans dans un monde d'une âpre dureté, hostile, glacial et morbide, où les adultes sont sales, idiots ou brutaux ; où la mort et la maladie sont partout présentes, où règnent la misère et l'obscurité, où des enfants cherchent à préserver coûte que coûte leur désir d'innocence et le feu de leur rébellion. C'était un cri de colère contre le Québec lugubre et bigot de «*la Grande noirceur*» du temps de Duplessis, une attaque frontale contre les structures de la société patriarcale et cléricale d'autrefois. Cet aboutissement et ce pastiche féroce du roman de la terre marqua un tournant dans la littérature québécoise en en sonnant le glas du roman de la terre, en illustrant les conséquences du catholicisme québécois qui, personnifié par Grand-Mère Antoinette, prêche trop une religion de l'ailleurs et «*une certaine image de la mère*».

#### Intérêt psychologique

Marie-Claire Blais se révélait une discrète mais fine observatrice de la nature humaine, jouant de la candeur et de la perversité.

Les parents ne sont que des fantoches. La mère est un modèle de soumission et de servilité.

Dans le père, Grand-Mère Antoinette voyait un être sadique et humilié, tandis que Jean Le Maigre voit un homme fruste, certes, mais capable de se réjouir de la naissance d'un poète ou de rêver à travers la fumée de sa pipe.

Pour Emmanuel, qui vient de naître «*sans bruit*» et qui, en ce matin d'hiver, appelle en vain le sein maternel, les pieds de sa grand-mère évoquent la souffrance, le devoir, l'autorité et la patience. Tel semble être en effet le sort auquel il est voué, et qu'il décide d'accepter, après une hésitation momentanée, grâce à la promesse de complicité et de protection qu'elle lui offre. Même Emmanuel joue un rôle, lui qui remplit de fierté sa grand-mère par sa ressemblance avec le frère aîné

Dans cette saison hivernale autant qu'infernale, la Grand-Mère Antoinette est d'abord une figure omnipotente qui incarne le devoir, l'autorité. En l'espace d'un seul paragraphe, ses pieds élèvent au niveau du mythe ou de l'archétype cette matrone monumentale, inquiétante et tyrannique aux yeux

des enfants, dont l'image dominera, ou tentera de dominer, le reste du roman, étant, selon Jacques Chessex, un «Dieu de colère en jupe noire, qui courbe ses petits monstres à ses genoux». Un fossé la sépare, elle qui est souveraine et méprisante, de sa pauvre fille, : «*Non, je ne ferai pas un geste pour servir cet homme, pensait-elle. Il croit que j'imiterai ma fille [...]. Non. Non, je ne bougerai pas de mon fauteuil. Il attend qu'une femme vienne le servir. Mais je ne me lèverai pas.*» Mais la vision du monde que tente de transmettre sa parole se trouve déjà minée par sa conduite car elle ne peut s'empêcher d'aimer la vie et d'être la complice de ces enfants qui, comme elle, se refusent à la résignation et à la mort. Et, finalement, malgré les apparences, ce personnage ambivalent incarne aussi la protection et, en définitive, la sympathie au sens plein du terme. Cette image tantôt bénéfique, tantôt maléfique, incarne un surmoi tout-puissant et sadique qui réussit à perpétuer chez ses descendants la castration affective dont elle fut elle-même victime. Sa sexualité refoulée l'amène à mépriser les hommes et à ne s'intéresser chez eux qu'à l'aspect intellectuel.

Les personnages principaux sont les enfants exceptionnels qui se détachent : Jean Le Maigre, Héloïse, le Septième. Ils constituent, de concert avec Grand-Mère Antoinette, monsieur le Curé (et, dans un autre registre, le frère Théodule), la catégorie des insoumis, ceux qui refusent instinctivement de se résigner à une vie de froid et de misère où la miséricorde de Dieu ne se manifeste que par le don de la mort. Leur insoumission ne se manifeste pas de la même façon : pour certains, il s'agit de «sur-vivre», pour d'autres de «sous-vivre». Chez cette nouvelle génération qui a grandi sous les jupes de Grand-Mère, la sexualité n'est plus sublimée et les compensations qu'ils inventent pour parer à leur inassouvissement affectif (vol, incendie, comportements sadomasochistes, écrits...) sont de nature beaucoup plus menaçante pour les structures sociales traditionnelles que la conduite refoulée de leur auguste aïeule.

Ils vivent le plus souvent dans un univers plus imaginaire que réel, réussissant ainsi à faire échec, du moins temporairement, au destin misérable qui s'acharne sur eux. Le roman plonge le lecteur dans leurs fantasmes qui sont saturés de leurs terreurs, de leurs appétits et de leurs aspirations, exacerbés par l'univers surpeuplé où ils sont captifs avant de s'étaler au grand jour avec un naturel et un réalisme des plus déconcertants. Ces enfants, afin d'échapper à l'hiver moral et physique auquel les a condamnés leur naissance, se livrent à un tel mélange de vertus suspectes et de vices non dépourvus de tendresse que l'ordre normal du monde en est renversé. Ces comportements qui, dans un autre contexte, seraient irréalistes, sado-masochistes ou pervers, apparaissent comme un simple élan vers une vie meilleure. Le lecteur lui-même se trouve ensorcelé et entraîné malgré lui à admirer la soif de vivre de ces enfants menteurs, pyromanes, voleurs...

Cette ambivalence est marquée particulièrement dans le personnage d'Héloïse. Alors que l'aïeule voudrait voir en elle une future sainte, Jean Le Maigre enregistre dans son roman nocturne qu'elle se livre à une masturbation mystico-érotique solitaire. Sa trajectoire inusitée (couvent-bordel, vierge-putain, vertu-vice) est étonnante mais s'explique par un regard dans son inconscient : «*Héloïse n'apercevait de cette féerie dépravée que le pied chaste d'une jeune fille foulant une mare de crapauds, comme sur d'autres images, elle avait vu une Vierge fouler la tête d'un serpent maléfique [...]. Car, en peu de temps, ne cessant de comparer sa vie à l'Auberge avec le bien-être de la vie au couvent, glissant d'une satisfaction à l'autre, comme on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves...*» Ses lettres joyeuses contribuent elles aussi à la transformation de l'aïeule.

Dès son entrée en scène, Jean Le Maigre commence un jeu de subversion : pendant que sa grand-mère oblige toute la famille à se mettre à genoux pour la prière du soir, lui et Le Septième se sauvent à la cave pour boire de la bière et jouer à la confession. Son autobiographie, de pair avec ses «*prophéties de famille*», colore toute interprétation de la suite du roman. Son talent d'écrivain gratifie et rehausse sa grand-mère, incarne le phallus de cette femme châtrée, c'est-à-dire sa puissance, sa complétude, son désir. Sa tendresse, sa joie et sa poésie influencent presque tout ce qu'il touche, jusqu'à en rendre complice Grand-Mère Antoinette elle-même. Elle a beau l'éloigner en l'envoyant au noviciat, elle ne peut l'empêcher d'écrire. Même une fois qu'il est mort, son influence sur sa grand-mère ne fait qu'augmenter car la grand-mère peut alors admettre l'amour qu'elle éprouvait pour lui.

Elle peine à déchiffrer ses manuscrits, même s'ils la scandalisent, et elle s'ouvre de plus en plus au souffle de liberté et de tendresse qui en émane. Ses actions et son amour d'autrui ont beau remettre en question les concepts traditionnellement étanches du bien et du mal, il demeure lui-même obsédé par les «*Balances du Bien et du Mal*» qu'il a vues dans le grand catéchisme illustré. L'œil favorable qu'il porte sur son père est peut-être une manifestation de révolte contre la castration imposée à celui-ci, voire aux hommes en général, par la parole de Grand-Mère. L'homme sadique apparaît plutôt dans ses souvenirs de la maison de correction où lui et Le Septième furent enfermés pour avoir mis le feu à l'école, c'est monsieur le Directeur qu'il imaginait la nuit en train de couper des têtes, des oreilles, le nez ou son «*petit quelque chose*», ce même Directeur, toujours accompagné de son tribunal de jésuites, qui revient dans la scène de la mort pour lui annoncer la «bonne nouvelle» de sa condamnation. Jean Le Maigre conteste la mort avant qu'elle ne se produise, dans un refus qui laisse deviner que le mal de vivre est aussi l'amour de vivre. Ce n'est donc pas un hasard si la dernière phrase du roman évoque en même temps son absence : ce nouvel optimisme dans la vie, qui s'affirme en dépit de tous les malheurs, rappelle étrangement celui qu'affichait toujours cet adolescent poète. Il est évident que, si Jean Le Maigre parvient à «se dire», il le fait encore au moyen du symbolique que lui avaient transmis le Curé et Grand-Mère Antoinette.

### Intérêt philosophique

Ce roman qui triturerait les plaies à vif d'une famille était d'abord une dénonciation du Québec de «la grande noirceur», sous le régime de Maurice Duplessis, du catholicisme québécois, personnifié par Grand-Mère Antoinette, qui prêche trop une religion de l'ailleurs et une certaine image de la mère. On ne peut manquer d'être sensible à une désespérance dont l'être ne se défait qu'en laissant tomber les oripeaux de la comédie humaine, la véritable délivrance étant cependant trouvée dans la mort : «*Grand-Mère Antoinette se laissait bercer par la vague des morts, soudain comblée d'un singulier bonheur.*»

Mais, dans le très complexe jeu de tensions qui s'y déploie, la passion de vivre le dispute au sordide, le vice y a bien souvent les couleurs de la vertu. Aussi l'oeuvre est-elle dépourvue de tout manichéisme. Le réel est transcendé pour rejoindre un univers primitif, au-delà des distinctions habituelles entre le bien et le mal, d'où l'ambivalence de ce «*jardin étrange où poussaient, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du Vice et de la Vertu*»?

Marie-Claire Blais célébrait aussi les forces vives de la création et dénonçait la manière dont toute une société cherchait à les étouffer.

Selon Jacques Chessex, malgré la critique féroce de la religion qui sous-tend le roman, on y retrouve «l'illusion d'une parfaite cosmogonie : un Ciel, une terre où se damner, sous nos pieds les flammes de l'Enfer» et même un diable dans le personnage de Théo Crapula (alias le frère Théodule). Il ne faudrait cependant pas conclure trop rapidement que, dans cette oeuvre, la vie équivaut au mal et la mort, à la pureté.

### Destinée de l'oeuvre

Publié par Jacques Hébert aux «Éditions du Jour» en juin 1965, «*Une saison dans la vie d'Emmanuel*» suscita quelques réactions hostiles ; celles de Jean O'Neil («Ceux qui n'ont pas encore touché le fond de notre abjection ont ici de quoi laper à grands coups de langue»), de Roger Duhamel («un livre raté et décevant») ou du Frère Lockquell («encore un climat de sensualité poisseuse»), choqués par la dureté ou l'«immoralité» de l'oeuvre. Mais d'autres critiques furent ravis par la nouveauté et la beauté de l'écriture. Si Monique Bosco se contenta de constater que «ce roman se situe vraiment en, dehors de toute la production courante», Jean Éthier-Blais reconnut presque tout de suite l'apport original du livre au domaine littéraire de langue française, son admiration débordante le menant à parler de «génie», à s'enthousiasmer : «Le monde canadien-français, grâce à elle, dépasse nos frontières et s'engage dans celles, universelles, de la poésie divine».

La véritable carrière du roman commença seulement quelques mois plus tard, quand il parut également chez Grasset à Paris. Le concert fut alors unanime de la part de tous les chroniqueurs

parisiens, Claude Mauriac (celui qui attira le plus d'attention au Québec) recourant lui aussi au mot «génie» et affirmant qu'il s'agit d'un roman «rédigé dans notre langue alors que personne, chez nous, n'aurait pu l'écrire».

Puis parut chez Farrar, Strauss and Giroux à New York, la traduction anglaise de Derek Coltman intitulée "*A season in the life of Emmanuel*" pour laquelle Edmund Wilson, le célèbre critique américain, écrivit une préface dithyrambique. Elle fut publiée aussi à Londres en 1967 et reprise en « pocket bok » en 1975. Mais l'accueil du côté anglais fut nettement mitigé. Certains commentaires portèrent à croire que l'humour du texte original s'était perdu dans la traduction.

En avril 1966, le roman partagea avec "*Dans un gant de fer*" de Claire Martin le prix France-Québec. En novembre de la même année, il obtint le prix Médicis, Marie-Claire Blais étant la première Québécoise depuis Gabrielle Roy à gagner un prix littéraire important à Paris, ce qui marquait le triomphe d'une génération qui, après l'apparition, au cours de l'année 1965, de tant d'œuvres importantes, voire de chefs-d'œuvre, réussissait enfin à capter magistralement l'attention et l'admiration du monde littéraire parisien. L'enthousiasme des critiques français ne tarit nullement à la suite de l'obtention du prix Médicis. Certains louèrent même le choix du jury au détriment du roman choisi pour le Fémina. Au Canada, en revanche, cet honneur attira un nouveau public qui, trompé par le réalisme apparent du récit, se révolta devant «cette image vicieuse du Canada». L'année 1967 devint donc un peu le «purgatoire» d'"*Une saison dans la vie d'Emmanuel*". François Hertel cria au «misérabilisme intellectuel» et Victor-Lévy Beaulieu attaqua Marie-Claire Blais pour son manque d'implication sociale et politique car, à cette époque, certains Québécois lui reprochaient sa décision de vivre surtout aux États-Unis. Pourtant, c'est également en 1967 que Louis Rousseau publia dans "*Communauté chrétienne*" une étude théologique étonnamment perspicace d'"*Une saison dans la vie d'Emmanuel*" où il concluait que ce roman illustre les conséquences du catholicisme québécois qui, personnifié par Grand-Mère Antoinette, prêche trop une religion de l'ailleurs et une certaine image de la mère.

Marie-Claire Blais devint du jour au lendemain une écrivaine de stature internationale, à la traduction américaine s'ajoutant tour à tour d'autres traductions, en allemand, en norvégien, en danois, en polonais, en serbo-croate, en espagnol, en néerlandais, en italien, en japonais, en finlandais, en hongrois et en tchèque. "*Une saison dans la vie d'Emmanuel*", devenu un «classique», est comme "*Maria Chapdelaine*", "*Trente arpents*" ou "*Bonheur d'occasion*", une oeuvre lue dans le monde entier. Plus de deux mille livres, thèses, articles, critiques et entrevues, ont été rédigés sur ce roman et les multiples interprétations qu'en a faites la critique littéraire sont une sorte d'hommage à la riche complexité du roman. Rares sont les œuvres qui suscitent des réactions aussi diverses et aussi extrêmes. Si l'on en juge par son succès phénoménal, il faut croire que les fantasmes traduits par cette oeuvre trouvent un écho non seulement dans le subconscient de la collectivité québécoise mais dans celui du monde occidental en général.

En décembre 1968, les "Éditions du Jour" publièrent une édition de luxe (cinq cents exemplaires) du livre primé, avec dessins originaux de Mary Meigs, et, en mars 1973, une édition semi-luxe.

En 1973, Claude Weisz fit une adaptation cinématographique du roman, tournée en Auvergne et qui a obtenu le prix de la Quinzaine des jeunes réalisateurs à Cannes.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)